



no 1759.

60<sup>f</sup>

Hélot 113



D/R

698

# HISTOIRE

DE

JUDITH.



A CAEN;

Chez P. CHALOPIN, Imprimeur-Libraire, rue  
Froide-Rue.



# HISTOIRE

## DE JUDITH.

---

**A**RPHAXAD, roi des Medes, après s'être rendu maître d'un grand nombre de provinces, interrompit le cours de ses victoires pour bâtir la ville d'Ecbatanes : et comme son dessein étoit d'en faire la capitale de son royaume, il n'oublia rien de ce qui pourroit la rendre imprenable. Il la fit fermer d'un mur de pierres de taille, haut de trente coudées, et épais de soixante-dix : ses tours qui étoient de vingt pieds en carré avoient cent coudées de haut \*, et les portes égaloient la hauteur des tours. Il crut après cela n'avoir plus rien à faire, qu'à jouir en paix du fruit de ses victoires, ne pouvant pas s'imaginer qu'il pût y avoir quelqu'un sur la terre qui osât troubler le repos d'un prince, qui s'étoit rendu formidable à tant de nations. La force des hommes est bien vaine, quand

\* Une coudée valoit un pied et demi.

elle ne s'appuie que sur des murailles et des forteresses, ou sur la multitude des soldats et des charriots. Arphaxad se trompoit lourdement dans les vaines idées qu'il avoit conçues de sa grandeur, puisque n'ayant été qu'un instrument de la justice divine, pour punir les peuples qu'il s'étoit assujettis, il alloit lui-même être exposé aux rigueurs de cette divine justice, qui se préparoit, dans la personne d'un autre prince \*, un ministre de sa fureur pour confondre l'orgueil d'Arphaxad. Nabuchodonosor étoit alors roi des Assyriens, et demouroit dans la célèbre ville de Ninive, siège ordinaire des rois d'Assyrie. Ce prince, qui ne pouvoit souffrir d'égal, ne tarda pas à détromper Arphaxad de l'erreur où il étoit. Il lui déclare la guerre, la plaine de Ragau est choisie pour le champ de bataille, les deux armées s'y joignent, Arphaxad est fait prisonnier, son armée défaite, et celle de Nabuchodonosor revient victorieuse et triomphante.

Nabuchodonosor, croyant par cette victoire entrer en possession de toutes les conquêtes d'Arphaxad, envoya des ambassadeurs dans toutes les provinces qui lui avoient été sujettes ou tributaires, pour leur annoncer la nouvelle de la victoire qu'il venoit de remporter, et leur faire savoir qu'ils eussent à le reconnoître pour leur roi. Mais les ambassadeurs furent si mal reçus de tous ces peuples, que Nabuchodonosor, outré de colère, donna ordre à Holofernes, le général de ses armées, de disposer

\* Nabuchodonosor.

au plutôt ses troupes à marcher contre eux \*. Allez, lui dit-il, d'un ton dont Dieu parloit autrefois, en donnant ses ordres toujours infailibles. « Allez détruire tous ces peuples, qui » ont méprisé mes ordres. Que votre œil n'é » pargne aucun royaume, et assujettissez-moi » toutes ces nations. »

Holofernes partit aussitôt avec six-vingt mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux. Son bagage étoit composé d'une multitude infinie de chameaux, et de troupeaux de bœufs et de moutons sans nombre. Il prit outre cela, dans le trésor royal, tout l'argent qu'il voulut, et donna ordre à toutes les villes de la Syrie, qui se trouvoient sur sa route, de tenir du bled tout prêt à son passage, ce qui fut ponctuellement exécuté. Holofernes se rendit d'abord au mont Angé, à côté de la Cilicie, ruina entièrement cette province, prit d'assaut la célèbre ville de Melote, et fit prisonniers tous les peuples d'Ismaël et de Tharsis. Ensuite passant l'Euphrate pour entrer dans la Mésopotamie, il se rendit maître de tout le pays qui est entre le torrent de Mambré, la mer, et la province de Japhet; passant au fil de l'épée tous ceux qui ne venoient pas se rendre d'eux-mêmes.

Les Madianites n'eurent pas un meilleur sort que les autres, il mit leur ville au pillage, fit un carnage effroyable des femmes et des enfans, et emmena captifs tous ceux qui pouvoient porter les armes.

Après avoir vu couler des ruisseaux de sang

\* A Moïse et Josué.

dans toutes les villes où il passoit, traînant après lui toutes les horreurs de la guerre, il vint dans les plaines de Damas, sur l'avis qu'on lui donna, que c'étoit le grenier de toute la province, et voulant faire périr par la faim ce qui avoit échappé à sa fureur, il fit mettre le feu aux moissons, abattre les arbres, et arracher les vignes; laissant la famine et la stérilité où il avoit trouvé l'abondance.

Un si grand désastre allarma tout le pays, et jeta l'épouvante dans l'esprit de tous les peuples voisins. Chaque ville appréhendant un pareil traitement, envoya des ambassadeurs à Holofernes, pour l'assurer de son obéissance; qu'ils ne demandoient pas mieux que de reconnoître Nabuchodonosor; qu'ils s'estimoient heureux d'avoir un roi si puissant et si redoutable, qu'ils n'auroient jamais osé espérer une protection si puissante pour leurs biens, leurs personnes, celles de leurs enfans; et qu'enfin ils se glorifieroient toute leur vie d'être les sujets d'un si grand prince. Tant d'honnêtetés jointes aux honneurs et aux soumissions que plusieurs lui firent, en venant au-devant de lui au son des flûtes et des tambours, le faisant entrer comme en triomphe dans leurs villes, ne furent pas capables d'adoucir la fierté de son cœur; rien ne put l'empêcher de raser leurs villes et de détruire leurs temples, selon l'ordre de Nabuchodonosor, qui vouloit être le roi et le Dieu de tout son royaume.

Il parcourut toute la Syrie de Sobal, l'Apamée et la Mésopotamie, avec une rapidité incroyable et vint enfin en Idumée, qu'il ne traita

pas moins cruellement que les autres provinces. Il y demeura un mois pour faire la revue de ses troupes, qui étoient grossies considérablement, par le grand nombre de prisonniers qu'il avoit faits.

La nouvelle d'un si grand ravage vint bientôt aux oreilles des Juifs, qui appréhendoient bien moins pour leur vie et pour leur bien, que pour leur temple, qui ne devoit pas être plus épargné que ceux de leurs voisins: tant de villes saccagées, tant de temples pillés et abattus, leurs faisoient déjà regarder la ruine de Jerusalem comme certaine, et la destruction du temple comme inévitable, ensorte que la frayeur dont ils étoient saisis, les rendoit incapables de former aucun dessein pour se mettre à couvert des insultes d'Holofernes.

Heliacim, qu'on appelloit aussi Joacim, étoit alors pontife de Jerusalem, Dieu l'avoit choisi lui-même pour remplir la place de Sobna, qu'il avoit fait déposer à cause de ses désordres\*, après l'avoir menacé par Isaïe de le chasser de son rang, et de revêtir Heliacim de sa tunique et de sa puissance. Ce saint prêtre remplit en cette occasion tous les devoirs d'un excellent général. Il parcourut toutes les villes de Samarie jusqu'à Jericho; écrivit des lettres circulaires aux plus éloignées; et donna ordre à celles qui étoient aux environs de Jerusalem de se retrancher le mieux qu'il seroit possible, de faire le plus de provisions qu'on pourroit, et de s'emparer des hauteurs qui pouvoient faciliter l'en-

\* Isaïe, Chap. 22.

trée de la ville, afin qu'Holofernes n'y pût arriver que par un défilé.

Après avoir exécuté les ordres du grand prêtre, et avoir pris toutes les mesures nécessaires pour se défendre de la surprise des ennemis, comme c'est en vain qu'on veille à la garde d'une ville, si Dieu ne la garde lui-même, ils eurent recours aux jeûnes et aux prières, comme aux seules armes qui pouvoient les rendre invincibles. Les prêtres se couvroient de cilices, et les enfans se prosternoient devant le temple. « Seigneur, s'écrioient-ils, ayez pitié de votre peuple, nous sommes vos enfans. » Passerons-nous à un barbare, qui ne vous connoît pas ? Souffrirez-vous qu'il viole le lieu saint, et qu'il profane le temple où votre peuple vous adore ? »

Heliacim voyant la confiance qu'ils avoient en Dieu, et les pénitences excessives qu'ils faisoient pour fléchir sa colère, les encourageoit par ses exemples et par ses paroles, leur faisant entendre qu'il n'y a point de puissance sur la terre capable de résister à un peuple qui s'humilie sous la main puissante du Seigneur, et qui crie vers lui par ses larmes, reconnoissant que toute sa force vient d'en-haut : « Souvenez-vous, leur disoit-il, des merveilles que Dieu fit au temps de Moïse. Songez avec quelles armes il défit autrefois le superbe Amalec, cet orgueilleux qui mettoit sa confiance dans la force de son armée : c'est ainsi, mes chers frères, que seront traités tous les ennemis d'Israël, si vous perséverez dans vos prières et dans vos pénitences. »

Le discours de ce saint homme dissipa entièrement leur frayeur, ranima leur confiance, et fit redoubler les prières et les sacrifices, que les prêtres offroient, couverts du cilice et de la cendre.

Pendant que les Juifs étoient occupés à implorer l'assistance du ciel contre les ennemis, on vint dire à Holofernes qu'ils se mettoient en défense, et qu'ils avoient fermé les passages des montagnes. Cette nouvelle réveilla la fureur de ce cruel général. Il se fit amener les principaux des Moabites et des Ammonites qu'il avoit fait prisonniers ; et leur ayant demandé ce que c'étoit que ce peuple, si la ville étoit forte, la garnison nombreuse ; quel en étoit le gouverneur, et enfin les raisons qu'ils pourroient avoir de lui résister : voici ce que répondit Achior, général des Ammonites.

« Les circonstances de mon malheur rendront peut-être ma réponse suspecte, Seigneur ; mais que le ciel puisse me confondre, si je trahis en rien la vérité. Ce peuple est le peuple Hébreux, originaire de Chaldée. En sortant de son pays, il renonça à la religion de ses ancêtres, qui adoroient une foule de Dieux : car pour eux ils n'en reconnoissoient qu'un seul ; et c'est par ordre de ce Dieu qu'ils sortirent de Chaldée, pour venir s'établir en Canaan : une famine qui survint dans tout le pays, les obligea de se retirer en Egypte \*. Là ils se multiplièrent de telle

\* Ils entrèrent en Egypte au nombre de 70. Ils en sortirent au nombre de 600 mille, sans compter les femmes ni les enfans.

» sorte, qu'ils auroient pû former une puissante  
 » armée quand ils en sortirent. Le roi d'Egypte  
 » ne les voyant qu'avec crainte dans son  
 » royaume, fit ce qu'il put pour les détruire.  
 » Il les employa fort long-temps à faire de la  
 » brique et à bâtir des villes, et les traita avec  
 » tant de cruauté, qu'ils furent obligés d'avoir  
 » recours à leur Dieu. Il les écouta, et affligea  
 » les Egyptiens de plaies si terribles, qu'ils  
 » furent obligés de laisser aller son peuple. Les  
 » Hébreux étoient à peine hors de l'Egypte,  
 » qu'ils coururent après eux. On dit même \*  
 » que la mer leur ouvrit un passage au tra-  
 » vers de ses eaux, et qu'ils la passèrent à pied  
 » sec. Ce fut là que les Egyptiens les joignirent,  
 » et que croyant profiter du même avantage,  
 » ils furent tous ensevelis dans les eaux qui se  
 » réunirent, sans qu'il en restât un seul pour  
 » porter la nouvelle d'un événement si terrible.  
 » Au sortir de la mer, ils entrèrent dans le  
 » désert de Sina, où personne jusqu'alors n'a-  
 » voit encore pu habiter. L'eau de ce désert,  
 » dont on n'avoit jamais pu boire, quitta pour  
 » eux son amertume, et ils y vécurent pendant  
 » quarante ans d'une nourriture qui tomboit  
 » du ciel tous les matins, et qui prenoit le  
 » goût des choses dont chacun avoit envie de  
 » manger. A la faveur de ce Dieu, ils sont en-  
 » trés dans tous les pays les plus aguerris, et  
 » jamais ils n'ont été vaincus, que lorsqu'ils  
 » ont été infidèles, et qu'ils en ont adoré quel-  
 » qu'autre: car alors il les a livrés à leurs ennemis.

\* C'est un payen qui parle.

» Mais ce Dieu qu'ils adorent est si bon,  
 » qu'au moindre repentir il leur pardonne, et  
 » les protège comme auparavant. C'est par son  
 » secours qu'ils ont exterminé tous les peuples  
 » qui habitoient le pays qu'ils occupent aujour-  
 » d'hui, et il n'a point cessé de les combler de  
 » ses faveurs tant qu'ils ont été fidèles: car  
 » c'est un Dieu qui n'aime point l'injustice. Je  
 » me souviens, il y a quelques années, qu'ils  
 » négligèrent de lui rendre le culte qu'il exige  
 » d'eux; il les abandonna à leurs ennemis, qui  
 » les taillèrent en pièce, et en emmenèrent une  
 » partie en une terre étrangère. Ils ont depuis  
 » reconnu leur faute, ils ont eu recours à lui,  
 » il les a écoutés, et les a remis en possession  
 » de leurs biens. Cette ville que vous voyez  
 » devant vous, c'est Jerusalem.  
 » C'est là qu'est le temple fameux où règne  
 » le Dieu qu'ils adorent. Il est donc, Seigneur,  
 » de l'intérêt de votre gloire de savoir si leur  
 » Dieu est irrité contre eux. Si cela est, ils sont  
 » vaincus. Sans cela, quelque redoutable que  
 » soit votre armée, vous ne viendrez jamais à  
 » bout de les vaincre. »

Les principaux officiers de l'armée furent si  
 fort indignés de ce discours, qu'ils furent prêts  
 plusieurs fois de sacrifier Achior à leurs empor-  
 temens. « Qui est donc celui-là, disoient-ils,  
 » frémissans de colère, qui ose ainsi parler de  
 » Nabuchodonosor? Ignore-t-il qu'il n'y a point  
 » d'autre Dieu que lui sur la terre? Tu le sau-  
 » ras bientôt, lui dit Holofernes. Je vas pu-  
 » nir la témérité de ce peuple insolent, et t'ap-  
 » prendre à me vanter un autre Dieu que le

» nôtre. Qu'on le mène dans Bethulie, dit-il  
 » à des soldats qui étoient là présens, et après  
 » qu'il aura vu le dernier des habitans tomber  
 » sous le fer des Assyriens, qu'on ne l'épargne  
 » pas lui-même. »

Les soldats s'en saisirent aussitôt, et le menèrent à Bethulie, pour le mettre entre les mains des Juifs; mais comme ils approchoient de la ville, il en sortit une troupe de frondeurs, pour charger ceux qui le conduisoient. Les soldats Assyriens voyant qu'ils étoient beaucoup inférieurs en nombre, attachèrent Achior à un arbre par les pieds et par les mains, et prirent la fuite. Les frondeurs jugeant par ce traitement, que c'étoit un Hébreu, s'avancent, le délient et l'amènent à Ozias leur gouverneur. Toute la ville fut extrêmement surprise de voir le général des Ammonites dans Bethulie, et les sénateurs s'étant assemblés autour de lui pour savoir la cause d'une aventure si extraordinaire, il leur dit: « C'est ma sincérité qui fait tout mon malheur. C'est vous, c'est le Dieu que vous adorez qui m'attire la disgrâce du général des armées de Nabuchodonosor. C'est pour avoir osé lui dire qu'il espéroit en vain traiter les Hébreux comme il avoit traité les autres peuples: que le Dieu des armées combattoit pour eux, et qu'il ne manquoit point de leur donner la victoire, tant qu'ils ne lui étoient point infidèles. C'est pour cela que vous m'avez vu chargé de liens, et que les Assyriens me destinent pour être la dernière victime de leur fureur, après que j'aurai été le témoin du massacre et du carnage, dont ils vous menacent. »

Les Juifs, à ces paroles, se jettèrent tous par terre fondant en larmes, et implorant avec de grands cris l'assistance de Dieu contre ces impies, qui insultoient à son souverain pouvoir: « Dieu du ciel et de la terre, s'écrioient-ils, jetez les yeux sur l'orgueil de vos ennemis; voyez notre abaissement, voyez l'état où est réduit votre peuple: souvenez-vous, Seigneur, que vous n'avez jamais abandonné ceux qui ont mis leur confiance en vous, et que vous avez toujours humilié ceux qui se sont appuyés sur leurs propres forces. »

Mais comme il auroit été honteux que le peuple de Dieu eût marqué de la crainte devant un étranger, qui n'avoit pas craint lui-même de relever si hautement, devant Holofernes, la puissance du Dieu d'Israël, Ozias lui parla en présence de tout le peuple avec une assurance et un ton de prophète, qui rendit le calme à tous les esprits: « Sachez, lui dit-il, que celui dont vous avez publié les merveilles, vous fera voir la perte de ceux qui ont juré la vôtre, et quand Dieu aura fait ce miracle, faites qu'il ne vous soit pas inutile: unissez-vous avec nous pour l'adorer, car il est seul digne de l'être. »

Le soir il lui donna un grand repas et à tous les sénateurs, qui avoient déjà passé plusieurs jours dans le jeûne et dans la prière, après quoi tout le monde se rassembla dans un même lieu, où l'on passa la nuit à implorer l'assistance du ciel.

Holofernes ayant fait la revue de son armée, qui se trouva augmentée de dix mille chevaux,

s'avança le lendemain devant Bethulie à la tête de cent quarante-deux mille hommes. La seule vue d'une armée si nombreuse, jointe au discours d'Achior, auroit fait trembler un autre peuple que celui de Dieu; mais un si terrible appareil, qui sembloit les assurer de leur perte, loin d'ébranler leur constance, ne servit qu'à relever leur courage et à augmenter leur confiance: les uns passant les jours et les nuits en prières, baignant la terre de leurs larmes, pour aller défendre les endroits par où l'on pouvoit approcher de la ville.

Bethulie n'avoit pour toute défense que les seuls avantages de sa situation naturelle; elle étoit bâtie sur un roc élevé, environné de tous côtés de collines fort escarpées; d'affreux précipices les joignoient les unes aux autres, et rendoient ensemble la ville presque inaccessible. Holofernes crut que la faim et la soif étoient les seules armes dont il devoit se servir pour prendre cette ville, qui paroissoit autrement imprenable. Il commença donc par faire rompre un grand aqueduc qui portoit de l'eau dans toute la ville, et quelques jours après il fit garder par cent hommes chacune des petites sources qui étoient auprès de la ville, où les Juifs venoient puiser pendant la nuit, moins pour appaiser leur soif que pour s'empêcher de mourir: il y avoit déjà vingt jours qu'Holofernes étoit devant Bethulie; toutes les citernes étoient à sec, et les provisions d'eau étoient finies, quoiqu'on l'eût toujours distribuée par mesure, depuis le premier jour du siège. Une troupe d'hommes, de femmes et d'enfans mourans de soif, abattus par des jeûnes et

des austérités inouïes, la plupart sans parole et sans force, traînant de rue en rue des corps hideux et chancelans, vinrent trouver Ozias pour lui représenter le danger où il les avoit exposés en refusant de se rendre aux Assyriens. « Dieu le veut peut-être, lui dirent-ils, pour » punir nos iniquités, nous mourons de faim et » de soif, n'est-il pas plus à propos de vous » rendre que de nous exposer à la mort? Ne » vaut-il pas mieux vivre dans la captivité, que » de voir égorger nos femmes et nos enfans à » nos yeux. Nous allons devenir l'opprobre et » la risée de tous nos voisins; au nom du Dieu » qui punit nos péchés, ouvrez les portes à » Holofernes, quand il nous devoit égorger; » nous aimons encore mieux mourir par l'épée » que de périr par la langueur et par le déses- » poir. »

Ce discours fit tomber les larmes des yeux à tous ceux qui l'entendirent; et s'étant prosternés devant Dieu, ils s'écrièrent tous d'une voix: Seigneur nous sommes coupables; mais vous êtes le Dieu des miséricordes, il est juste que vous nous punissiez; mais ne livrez pas un peuple qui vous adore, à un peuple qui ne vous connoît pas. Faites, Seigneur, que nos idolâtres n'attribuent pas à impuissance ce qui est un effet de votre justice. Ozias, le cœur percé des cris pitoyables de ce pauvre peuple, se lève baigné de ses larmes, et leur dit: « Ne nous laissons pas, mes chers frères, d'attendre la miséricorde du Seigneur, peut-être sa colère va s'appaiser, et qu'il va faire éclater sa puissance: et si Dieu n'a pitié de son peuple avant

» cinq jours, nous ferons ce que vous voudrez. »  
 Ce discours fit grand bruit dans toute la ville, et l'espérance de voir bientôt la fin de leurs maux, rendoit la vie aux plus désespérés. Il y avoit alors dans Bethulie une jeune veuve de la tribu de Siméon, extrêmement belle, à qui son mari avoit laissé de grands biens. Elle étoit généralement aimée de tout le monde, et personne n'en parloit qu'avec estime. Son nom étoit Judith, et son mari s'appeloit Manassé : il y avoit trois ans et demi qu'il étoit mort d'un coup de soleil, dont il avoit été frappé en faisant travailler ses moissonneurs : elle portoit le cilice, et jeûnoit tous les jours de sa vie hors les jours de sabath, les Néomenies et les fêtes ordonnées par la loi. Comme elle aimoit fort la retraite, elle s'étoit fait faire un appartement dans le lieu le plus écarté de sa maison, où elle passoit sa vie avec les filles qui la servoient. Le bruit de ce qui s'étoit passé étant venu jusqu'à elle, loin d'entrer dans les sentimens du peuple, elle ne put s'empêcher de faire connoître aux principaux de la ville, le tort qu'ils avoient de tenter Dieu comme ils venoient de le faire.

Qui êtes-vous, leur dit-elle, pour oser prescrire à Dieu le terme de sa miséricorde, lui en marquer le jour, selon qu'il vous plaît ? « Voulez-vous attirer sa colère et allumer sa fureur contre nous ? Humilions-nous devant lui, et prions-le avec larmes de nous faire sentir, en la manière qu'il lui plaira, les effets de sa miséricorde. Nous n'avons pas adoré des Dieux étrangers comme ont fait nos pères : nous ne connoissons point d'autre Dieu que le nôtre :

» attendons

» attendons avec un humble soumission les consolations qu'il nous prépare, il nous vengera de nos ennemis, ces lions altérés de notre sang ; il les couvrira de honte, et il fera connoître qu'il est le protecteur de ceux qui n'adorent que lui seul. Pour vous, mes frères, qui êtes nos anciens, parlez au peuple, et le consolez : faites le ressouvenir que nos pères ont été tentés aussi-bien que nous, et que Dieu les a mis à de plus rudes épreuves. Qu'ils se souviennent qu'Abraham n'est devenu l'ami de Dieu, que par sa fidélité et sa constance ; qu'Isaac et Moïse, et enfin tous ceux que Dieu a aimés davantage, ont été les plus éprouvés, et que ceux-là au contraire ont été exterminés, ou sont devenus la proie des serpens, qui ont irrité le Seigneur par leurs impatiences, leurs murmures et leurs reproches. Qu'ils souffrent donc patiemment les maux dont Dieu nous afflige comme ses serviteurs ; qu'ils songent que ces fléaux, dont il nous châtie, nous sont envoyés pour nous corriger, et non pas pour nous perdre. »

Ozias et les anciens du peuple, étonnés de la sagesse de cette jeune veuve, se retiroient, la suppliant d'offrir ses prières à Dieu pour eux et pour tout le peuple. Mais Judith les retint et leur dit : « J'ai formé un dessein que je ne communique point ; priez Dieu qu'il réussisse, vous vous tiendrez cette nuit aux portes de la ville, je sortirai avec une de mes femmes ; et si l'on veut voir éclater la miséricorde de Dieu, avant cinq jours, qu'on ne s'informe point de ce que j'entrepris, et qu'on ne cesse point

B

» de faire des prières jusqu'à ce que je vienne  
 » moi-même vous dire de mes nouvelles. Allez  
 » en paix, lui dit Ozias, que le Seigneur soit avec  
 » vous, pour vous venger de nos ennemis. »

Sitôt qu'ils se furent retirés, Judith entra dans son oratoire, et se couvrant du cilice et de la cendre, elle se prosterna devant le Seigneur et lui fit cette prière. « Seigneur, Dieu de mon père  
 » Siméon, vous qui vous servîtes autrefois de  
 » son bras pour punir des étrangers idolâtres,  
 » qui avoient osé faire outrage à une Vierge;  
 » vous qui avez donné leurs femmes, leurs filles  
 » et leurs dépouilles en partage à vos serviteurs,  
 » transportés de zèle et d'ardeur pour votre  
 » cause: daignez assister votre servante, soutenez une jeune veuve désolée. C'est vous qui  
 » avez fait tant de merveilles du temps de nos  
 » pères, et rien ne s'est fait que par ce que vous  
 » l'avez voulu. Tous vos desseins vous sont toujours  
 » présents, et vous savez les faire éclore  
 » dans leur temps, suivant l'ordre de votre providence. Jetez maintenant les yeux sur l'armée  
 » d'Holofernes, comme vous daignâtes les  
 » jeter autrefois sur celle des Egyptiens, lorsque  
 » leurs troupes armées coururent après votre  
 » peuple, se fiant sur la vitesse de leurs chevaux  
 » et la multitude de leurs soldats. Vous les regardâtes, ils ne furent plus: Seigneur que ceux-ci  
 » périssent de même. Faites sentir à ces idolâtres,  
 » qui s'appuient sur leurs propres forces,  
 » que vous êtes notre Dieu et que vous savez,  
 » quand il vous plaît, terrasser les armées les plus  
 » redoutables: confondez les desseins de ces orgueilleux impies, qui prétendent violer votre

» sanctuaire, déshonorer le tabernacle de votre  
 » nom, et renverser avec leur épée la majesté de  
 » votre autel. Faites, Seigneur, que la tête de  
 » ce superbe soit coupée de son propre glaive,  
 » qu'il soit pris par ses propres yeux, et frappez-  
 » le par la douceur des paroles qui sortiront de  
 » ma bouche: donnez-moi assez de force pour le  
 » mépriser, et assez de courage pour le perdre;  
 » il vous sera glorieux qu'il périsse par la main  
 » d'une femme. Dieu des cieux, Seigneur de  
 » toute créature, exaucez-moi, exaucez celle qui  
 » a recours à vous dans ses besoins, et qui présente  
 » tout de votre miséricorde. Vous avez  
 » toujours agréé les prières des humbles; souvenez-vous  
 » de votre alliance; mettez vous-même  
 » les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution  
 » de mon cœur, afin que toute la terre  
 » sache qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

Judith ayant fait sa prière se lève, quitte le cilice et ses habits de veuve, se lave le corps, et répand sur sa tête un parfum précieux\*, se pare de ses habits les plus magnifiques, de bracelets, de lys d'or, de pendans d'oreilles, de bagues et de tous ses plus riches ornemens; et Dieu, qui conduisoit ses desseins, et qui pénétrait les sentimens de son cœur, ajouta à sa beauté naturelle un nouvel éclat, qui la mettoit au-dessus de toutes les beautés humaines. Après s'être ainsi parée, elle partit avec une de ses femmes, qui lui portoit du pain, de la farine et des figues sèches, dans un sac qu'elle destinoit à un autre usage.

\* Ils sont encore en usage chez les Orientaux.

Ozias et les Anciens, qui l'attendoient aux portes de la ville, furent si fort éblouis dès qu'ils l'aperçurent, qu'ils crurent voir un Ange tout resplendissant de gloire : et ne connoissant rien de naturel et d'ordinaire dans toute sa personne, ils jugèrent à la beauté éclatante de son visage, que la main de Dieu agissoit en elle. Ils la virent passer sans oser lui rien dire, se contentant de la conduire des yeux autant que les ombres d'une nuit assez obscure, le pouvoient permettre.

Judith étoit presqu'au bas de la montagne, quand le jour commença à paroître. Sitôt qu'elle fut dans la plaine, les gardes avancées des Assyriens vinrent à elle ; et lui demandèrent qui elle étoit et où elle alloit : « Je suis une fille des Hébreux, leur dit-elle, je me suis échappée de mon peuple pour me rendre à Holofernes : c'est lui que je cherche, pour lui découvrir leurs secrets, et pour lui donner un moyen de prendre Bethulie, sans qu'il lui en coûte un seul homme. »

Vous vous sauvez la vie, reprit l'Officier de la garde, c'est le parti que doivent prendre tous les Hébreux ; on les auroit traités aussi favorablement que vous allez l'être. Ils la conduisirent aussitôt dans le camp, autant charmés du plaisir d'avoir fait une si belle captive, que remplis du respect pour la majesté, que Dieu avoit comme empreinte sur toute sa personne.

Sitôt que Judith parut dans la tente d'Holofernes, chacun après un profond silence se récria sur la beauté éclatante de la jeune captive. Les impressions qu'elle fit sur tous ceux qui la virent ne furent pas égales. Holofernes fut celui qui fut

frappé le plus vivement, et son cœur, qui n'avoit jamais senti de pareils coups, ne put résister à leur violence : son mépris et sa haine pour les Juifs, se changèrent tout d'un coup en estime et en bienveillance, et sa férocité naturelle en un amour tendre et respectueux.

Judith, autant étonnée de la grandeur et de la magnificence d'Holofernes, qu'il l'étoit lui-même de sa beauté, tombe toute tremblante à ses genoux, et Holofernes attribuant à crainte, ce qui n'étoit qu'un effet de la surprise, la relève avec un air de douceur et de bonté, qui attendrit tous ceux qui en furent témoins. « Ne craignez rien, » lui dit-il, je n'ai jamais fait de mal à ceux qui ne m'ont point résisté. Les Juifs auroient trouvé en moi un protecteur et un ami, s'ils eussent su respecter les ordres du roi Nabuchodonosor, mon maître. Mais comment, ajouta-t'il, avez-vous pu vous échapper du milieu de votre peuple, et par quel hasard vous trouvez-vous aujourd'hui dans le camp des Assyriens.

« Seigneur, reprit Judith, la faim et la soif, une mort certaine, la crainte de tomber entre vos mains rebelle et désobéissante, ne sont pas les seules causes de ma fuite. Je quitte un peuple livré à la colère de son Dieu, pour me jeter entre les bras d'un prince que le ciel protège. Oui Seigneur, je reconnois Nabuchodonosor pour le roi de toute la terre : je sais qu'il doit à votre valeur une bonne partie de sa gloire et de sa puissance : la sagesse de votre esprit s'est rendue célèbre dans toutes les nations, et l'on ne parle par-tout que de vos conquêtes. Je sais que le ciel a de grands desseins

» sur vous, et qu'il est sur le point de les ac-  
 » complir. Le discours d'Achior a jetté une telle  
 » épouvante parmi les Juifs, qu'ils ne sauroient  
 » revenir de leur abatement sans un miracle. Ils  
 » invoquent leur Dieu, loin d'en être écoutés,  
 » il leur a fait dire par ses prophètes qu'il les al-  
 » loit livrer aux Assyriens. Les uns pressés par  
 » la faim osent porter la main sur des pains  
 » qu'ils ne peuvent toucher sans un sacrilège ;  
 » les autres brûlés par la soif, égorgent leurs  
 » troupeaux pour en boire le sang, et tout en-  
 » semble paroissent plutôt des phantômes ani-  
 » més, que des hommes vivans. Voilà, Seigneur,  
 » tous les motifs de ma fuite : j'espère si vous  
 » me permettez d'adorer Dieu à mon ordinaire,  
 » pendant le temps que je serai avec vous, qu'il  
 » me fera connoître les desseins qu'il a sur son  
 » peuple, et alors je vous promets de vous les  
 » communiquer et de vous mener sans aucune  
 » résistance jusqu'au milieu de Jerusalem : je  
 » ne vous dis rien de moi, Seigneur, c'est le Dieu  
 » que j'adore qui m'a révélé toutes ces choses,  
 » et c'est de sa part que je vous les annonce. »

Il étoit difficile à Holofernes de ne se pas  
 rendre au discours d'une personne qui joignoit,  
 à la beauté de son visage, toute la force de l'élo-  
 quence, et toute la grace de la parole ; aussi fit-il  
 des effets si prodigieux dans son cœur, qu'après  
 être demeuré long-temps sans parler, ne pouvant  
 sortir de Pétonnement et de l'admiration où il  
 étoit, il rompit le silence pour dire à Judith qu'il  
 se sentoit un si grand penchant pour son Dieu,  
 qu'il n'en auroit jamais d'autre s'il accomplissoit  
 ses promesses, et que pour elle, elle seroit une

des premières personnes du royaume. Holofernes  
 aussitôt lui fit préparer la plus riche de ses tentes,  
 qui étoit celle où il mettoit ses trésors, et ordonna  
 de quelle manière il vouloit qu'on la servît. Ju-  
 dith le pria de la laisser vivre à sa liberté seule-  
 ment pendant trois jours ; qu'elle avoit fait ap-  
 porter de quoi se nourrir pendant ce temps-là,  
 et qu'après cela elle feroit ce qu'il jugeroit à pro-  
 pos. Mais si ce que vous avez apporté vient à  
 manquer, reprit Holofernes. « Je vous jure, Sei-  
 » gneur, répliqua Judith, qu'avant cela, Dieu fera  
 » par ma main ce que j'ai pensé, et je sais que je  
 » m'attirerois sa colère si je faisois autrement. »

Judith de peur de donner lieu à quelque soup-  
 çon, n'ayant pas voulu demander à Holofernes,  
 en présence de tous les Seigneurs de sa cour, la  
 permission de sortir la nuit hors du camp pendant  
 trois jours, elle pria un de ceux qui l'accompa-  
 gnoient à sa tente de la lui demander de sa part ;  
 Holofernes, que Dieu et sa passion aveugloient,  
 donna aussitôt ses ordres pour qu'on la laissât  
 sortir de nuit et de jour tant qu'elle le voudroit,  
 sans faire aucune attention aux suites fâcheuses  
 que pouvoit avoir une telle permission.

Judith sortoit donc toutes les nuits, et s'alloit  
 laver à une fontaine dans la vallée de Bethulie,  
 pour se purifier des souillures légales qu'elle con-  
 tractoit par le commerce de ces idolâtres\* ; et là  
 elle prioit Dieu de la conduire dans le dessein  
 qu'il avoit lui-même formé en elle, pour la déli-  
 vrance de son peuple. Ayant passé les trois jours

\* C'étoit un crime pour les Juifs de parler aux idolâtres.

sans sortir de sa tente, ne mangeant que le soir, comme elle avoit coutume de faire à Bethulie. Holofernes fit un grand festin, auquel il fit inviter Judith par Vagar, un de ses eunuques \*: il le chargea de lui dire ce qu'il sentoit pour elle, n'osant pas par respect lui expliquer lui-même ses sentimens. Judith, qui sentoit approcher l'heure où Dieu alloit faire éclater sa puissance, trompa l'eunuque par la joie avec laquelle elle le reçut. « Je suis trop heureuse, lui dit-elle, et je serois indigne de mon bonheur, si je balançois un moment à me rendre aux ordres d'Holofernes: dites-lui, ajouta-t-elle, que les momens les plus heureux de ma vie seront ceux que j'employerai à lui plaire. Elle prit aussitôt tous ses ornemens, et s'étant parée comme le premier jour, elle s'en alla à la tente d'Holofernes, avec une confiance qui étoit un présage assuré de sa victoire: sa présence réveilla les premières impressions, et en fit d'autres encore beaucoup plus fortes. Sitôt qu'elle parut dans la tente, Holofernes transporté d'une passion violente, mais pourtant respectueuse, vint au-devant d'elle, avec des démonstrations qui marquoient assez l'excès du plaisir qu'il ressentoit en la voyant. Voici, lui dit-il, le plus heureux jour de ma vie. Seigneur, reprit Judith, ce sera le plus glorieux de la mienne: » et s'étant mise à table, Judith se fit servir ce qu'elle s'étoit fait apporter par sa servante, et but et mangea pendant tout le temps. Holofernes déjà enivré par sa pas-

\* C'étoit des hommes préposés à la chambre des grands seigneurs.

sion, ne pouvoit ôter les yeux de dessus elle, et s'occupant uniquement des charmes de sa beauté, but plus qu'il n'avoit jamais fait en sa vie, et jusqu'à perdre toute connoissance et tout sentiment: Dieu permettant que son cœur fut noyé dans le crime de l'ivresse, pour l'empêcher d'en commettre une autre.

C'étoit une chose bien admirable de voir une jeune femme, au milieu d'un grand festin, devenue l'objet de la passion d'un grand Seigneur, tenir les yeux de sa foi uniquement attachés à Dieu, et la voir s'affermir de plus en plus par la grace de celui qui la soutenoit, dans le dessein qu'il lui avoit inspiré de sauver son peuple par la mort de celui-là même qui en attendoit la perte.

L'heure de se retirer étant venue, chacun s'en retourna dans sa tente, et Judith demeura seule avec Holofernes, sa servante étant restée à la porte de la tente pour faire sentinelle. Le vin qu'il avoit pris, au-delà même des débauches ordinaires, lui avoit ôté tellement toute sa raison, qu'il eut bien de la peine à se porter jusqu'à son lit, sur lequel il étoit demeuré étendu. Judith se voyant seule dans sa chambre, crut que le moment étoit venu que Dieu avoit marqué pour l'exécution de son dessein, elle se tint debout quelque temps, priant Dieu en silence et avec larmes, implorant un de ses regards favorables qui rendent les foibles tout puissans.

« Seigneur, disoit-elle, fortifiez-moi maintenant: soutenez ma foiblesse, Dieu d'Israël, puisque c'est vous qui armez mon bras, afin que j'achève par votre secours ce que j'ai cru ne pouvoir faire sans votre assistance. » Enivrée d'amour pour son peuple, elle s'approche de

la colonne du lit où pendoit le sabre d'Holofernes, le tire du foureau, lève les yeux au ciel, d'où elle attendoit toute sa force; et tenant Holofernes par les cheveux: « Seigneur, dit-elle, c'est à présent que j'ai besoin de votre secours. » En achevant ces paroles, elle le frappe, lui abat la tête du second coup, et jette son corps par terre.

C'est ainsi que cette sainte femme, étant venue attacher l'orgueil d'Holofernes par son humilité, le grand nombre de ses troupes par ses prières, et ses excès par ses jeûnes, eut la force d'exécuter seule ce qui paroissoit impossible à tout le peuple d'Israël, lui faisant recouvrer la liberté lorsqu'il ne l'espéroit plus.

Judith ayant enveloppé la tête d'Holofernes dans un rideau de son pavillon, la donna à sa servante pour la mettre dans le sac dans lequel elle avoit apporté ses provisions; et sortant avec elle comme pour aller prier selon sa coutume, elle traversa le camp, et se rendit par des chemins détournés aux portes de Bethulie, où déjà on ne l'attendoit plus: « Ouvrez les portes, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle se put faire entendre: ouvrez, le Seigneur est avec son peuple: le Dieu des armées a signalé sa puissance. »

Les soldats qui faisoient la garde sur les murailles, l'ayant reconnue à la voix, coururent en avertir les anciens de la ville, qui la vinrent recevoir avec des flambeaux: les cris et les transports de joie de tous ceux qui la virent, apprirent à toute la ville la nouvelle de son arrivée: tout le monde accourut, et s'étant assemblé autour d'elle, elle monta sur un lieu élevé, pour faire mieux entendre ce qu'elle avoit à leur dire.

« Dieu, leur dit-elle, n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Rendez grace au Seigneur, il a tué cette nuit, par ma main, l'ennemi de son peuple: puis en montrant la tête d'Holofernes, voilà la tête de celui qui vous a tant effrayés par ses menaces, et qui faisoit trembler toute la terre par son orgueil; voilà un rideau du lit sur lequel Dieu l'a frappé par la main d'une femme: reconnoissez les bontés et les miséricordes du Seigneur: rendez-lui grâces de m'avoir préservée des approches impures de cet idolâtre. Dieu est vainqueur, je suis sauvée, et vous êtes délivrés. »

Tout le peuple se prosterna contre terre: et après avoir adoré les miséricordes du Seigneur par un humble silence; il jeta de grands cris de joie, pour bénir Dieu d'une victoire si inespérée, et pour relever la gloire de celle qui s'étoit exposée pour le salut de son peuple. « Soyez à jamais bénie, lui dit Ozias: le Dieu du ciel et de la terre qui a conduit votre main soit à jamais béni. Il vous a mis au-dessus de toutes les femmes, il a rendu votre nom si célèbre, qu'on n'oubliera jamais vos vertus, qu'en oubliant sa puissance. »

Tout le peuple lui en disoit autant dans le cœur, et commençoit déjà à s'expliquer par des cris qu'il ne pouvoit plus retenir, lorsque Judith fit approcher Achior qu'elle aperçut au milieu de la foule. « Tenez, lui dit-elle, voilà les merveilles du Dieu d'Israël, dont vous avez tant vanté le souverain pouvoir, à celui dont vous voyez la tête; voilà Holofernes, qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisoit le Dieu

» des Juifs, reconnoissez sa puissance dans votre  
 » salut et dans la perte de celui qui méditoit la  
 » la vôtre. »

Les mouvemens extraordinaires que produisit dans son esprit la vue de la tête, encore saignante, de celui qui lui avoit fait de si terribles menaces, la surprise d'un événement si inespéré, et la joie de se voir ainsi délivré en un instant de la mort cruelle qu'il devoit attendre, si Bethulie avoit été prise, lui causèrent un renversement général dans tout son corps, dont il tomba évanoui.

Dès que la parole et la raison lui furent revenues, il en consacra les premiers momens à louer l'auteur et le ministre d'un si grand prodige. « Oui, dit-il, la puissance du Dieu d'Israël est grande, il n'y a point de Dieu comme lui, et je n'en adorerai jamais d'autre. » Et dès le jour même il renonça au superstitions payennes, crut en Dieu, se circoncit, et fut associé au peuple d'Israël avec toute sa race.

La main de Judith ne l'avoit rendue victorieuse que d'Holofernes; mais sa sagesse lui fit vaincre toute l'armée des Assyriens. Elle voyoit que si les Hébreux les alloient attaquer, ils en seroient repoussés vigoureusement, étant infiniment plus foibles; elle leur conseilla donc, pour rendre la victoire complete, de suspendre la tête d'Holofernes au haut des murailles, sitôt que le soleil commenceroit à paroître, et de faire en même-temps un grand bruit; afin que donnant aux ennemis le temps de courir à la tente d'Holofernes pour prendre ses ordres, la frayeur subite que les saisiroit, en le trouvant mort, mit le trouble dans toute l'armée, et qu'avant qu'ils pussent se re-

connoître, ils prissent la fuite en se voyant attaqués dans le même temps par les Israélites.

La victoire suivit de près l'exécution de ce conseil. Les sentinelles des Assyriens, voyant les Juifs sortir de la ville avec de grands cris, coururent à la tente d'Holofernes: on y entre, on fait du bruit auprès de sa chambre; car personne n'osoit ni frapper à la porte ni entrer dans la chambre du général des Assyriens. Tous les principaux officiers de l'armée s'y rendent avec précipitation pour y recevoir ses ordres. « Eveillez Holofernes, disent-ils à Vagar, ces rats sont sortis de leurs trous, et nous appellent au combat. » Il entre aussitôt dans la chambre, s'approche du lit, frappe des mains pour l'éveiller, mais prêtant l'oreille de plus près et n'entendant pas même le bruit d'un homme qui respire, il lève le rideau, et voit le corps d'Holofernes étendu par terre, sans tête, et nageant dans son sang. Frappé d'un si horrible spectacle, il sort avec des cris et des hurlemens effroyables, court à la tente de Judith, et ne la trouvant pas, crie par-tout, en déchirant ses habits, qu'Holofernes est mort, que la femme des Hébreux lui a coupé la tête.

Ces paroles jettèrent l'épouvante dans tout le camp; le trouble s'empara des esprits; et cette armée qui, un moment auparavant paroissoit si fière et si orgueilleuse, retentissoit de tous côtés de cris lamentables, qui marquoient assez l'abattement et la consternation générale où elle étoit. Il parut bien en cette occasion que Dieu leur avoit ôté l'esprit et le conseil; puisqu'au lieu de rester devant Bethulie, qui ne pouvoit pas encore tenir deux jours, et qu'ils alloient prendre sans

sortir de leur camp, ils se mirent tous à fuir devant les Hébreux, pressés par la frayeur qui ne raisonne point, et s'abandonnant sans discernement à tout ce qu'elle leur pouvoit inspirer. Que c'étoit un spectacle bien digne de la toute-puissance d'un Dieu, de voir une armée si redoutable, poursuivie et taillée en pièces par un petit nombre de gens affamés et affoiblis par la soif, qu'ils traitoient un moment auparavant avec les derniers mépris.

Les Israélites voyant que les Assyriens fuyoient de tous côtés devant eux, descendirent de la montagne au son des trompettes, en faisant de grands cris; et comme ils les poursuivoient en bon ordre, ils tuèrent tout ce qu'ils purent joindre. Chaque ville, suivant l'ordre d'Ozias, ayant aussi détaché après eux ce qu'elle avoit de meilleures troupes, on poursuivit les ennemis jusques dans leur pays, passant au fil de l'épée tout ce qui se rencontroit en chemin.

Pendant qu'une partie des Juifs poursuivoient les Assyriens, ceux qui étoient restés dans la ville entrèrent dans le camp, d'où ils rapportèrent des richesses immenses: les troupes qui avoient poursuivi les ennemis, y ayant aussi passé à leur retour, y firent tout le butin qu'elles voulurent, et un mois suffit à peine pour recueillir toutes leurs dépouilles.

Dans le partage qu'on en fit, tout ce qui paroissoit avoir été à Holofernes fut donné à Judith, et chaque famille se trouva plus riche qu'elle ne l'avoit jamais été.

Les cris et les transports de joie n'avoient pas discontinué depuis le retour de Judith: une vic-

toire si complete et si inespérée mit les instrumens à la main de toute la jeunesse, pour rendre graces à l'auteur d'un si grand prodige. Toute la ville retentissoit de chants d'alégresse, que les jeunes filles accompagnoient de leurs guitarras. Judith plus pénétrée que personne des grandes miséricordes du Seigneur, prit aussi la harpe pour les publier par un excellent cantique. Et afin qu'on ne perdît jamais la mémoire d'une si grande victoire, elle fut consacrée par une fête éternelle, et une réjouissance publique de trois mois.

On accouroit de toutes parts à Bethulie, pour voir celle par qui Dieu avoit opéré de si grandes merveilles. Le grand prêtre Heliacim y vint à la tête de tous les anciens de Jerusalem: Judith ayant su qu'il venoit, alla au-devant de lui; et du plus loin qu'ils l'apperçurent ils s'écrièrent: « Vous » êtes la gloire de Jerusalem, la joie d'Israël et » l'honneur de tout notre peuple. Vous avez fait » plus que tous les hommes ensemble, et votre » courage a été inébranlable, parce que vous » avez été chaste, et qu'ayant perdu votre époux, » vous n'en avez pas voulu d'autre. C'est pour » cela que Dieu a signalé votre bras, et que » vous serez éternellement bénie. »

De si justes louanges, partant de la bouche d'un si saint pontife, ne donnèrent pas la moindre atteinte à sa vertu; son cœur n'en fut pas même ému, persuadée qu'elle n'avoit pas plus de part à ce grand miracle, que le dernier de son peuple, et regardant ce prodige comme l'ouvrage de Dieu, dont elle n'avoit été qu'un foible instrument.

Elle accompagna le grand prêtre à Jerusalem, où toute la ville la suivit, pour aller adorer le

32 HISTOIRE DE JUDITH.

Seigneur; et après y avoir vu son peuple fondre en larmes à la vue des lieux saints, qu'ils avoient cru ne revoir jamais, elle se fit apporter toutes les dépouilles d'Holofernes, que le peuple lui avoit données, avec le rideau qui avoit servi à envelopper sa tête, et les mit au pied de l'autel du Seigneur, à qui seul elle croyoit qu'elles étoient dues.

Après avoir joint une action si belle à tant de prodiges éclatans, et avoir appris à toute la terre que Dieu est le protecteur de ceux qui le craignent; après avoir coupé la tête au général de la plus redoutable armée qui fut au monde, enfin après avoir été le bras de Dieu dans l'exécution de ses merveilles, elle revint à Bethulie, se ferma dans son silence et dans son secret ordinaire, et ne parut plus que les jours de fêtes, foulant aux pieds la gloire que ses vertus lui avoient acquises, et les louanges si justes dont elle étoit acablée par son peuple. Son nom devint si célèbre par toute la terre, et le Dieu des Hébreux devint si redoutable parmi les nations idolâtres, que personne n'osa attaquer le peuple Juif pendant qu'elle vécut, et même long-temps après sa mort.

Enfin après avoir donné la liberté à sa servante, en reconnoissance de ses services, et après avoir servi d'exemple et de modèle à tout son peuple, jusqu'à l'âge de cent cinq ans, elle mourut pleine de gloire et de vertu, pleurée et regrettée de tout le monde.

F I N.

